Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 13 (1913-1914)

Artikel: Rousseau et les femmes
Autor: Guilland, Antoine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749294

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ROUSSEAU ET LES FEMMES

On a dit de Rousseau que ce qu'il y avait de plus intéressant en lui, ce n'est pas ses idées, ce n'est pas les vérités qu'il a cru trouver, ce n'est pas ce qu'il a pensé du monde, mais ce qu'il en a senti. En effet, ce qu'il y a d'unique et d'original en lui, ce n'est pas son imagination, mais sa sensibilité. Et cette sensibilité explique la prise énorme qu'il a eue sur les femmes, sur les femmes de son temps d'abord, puis sur les femmes des générations suivantes, particulièrement sur les grands écrivains féminins de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié du XIXe.

Proudhon, le logicien et le rationaliste qui n'aimait pas Rousseau, l'a dénoncé comme le grand coupable dans l'effémination des lettres françaises. „Le moment d'arrêt de la littérature française commence à Rousseau, dit-il; il est le premier de ces *femmelins* de l'intelligence en qui, l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison[1]).“

Rousseau n'a jamais dissimulé ses sentiments; on peut même trouver qu'il les étale avec excès dans son œuvre. Il confesse qu'il était extrêmement sensible au charme féminin et qu'il se défendait mal contre ses attraits. Qu'on se rappelle la fameuse apostrophe de Saint-Preux dans la *Nouvelle Héloïse*: „Femmes, femmes, objets chers et funestes que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine et l'amour sont également nuisibles et qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément! Beauté, charme, attrait, sympathie, être ou chimère inconcevable, abîme de douleurs et de voluptés! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton charme trompeur! C'est lui qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain. O Julie! ô Claire! . . . J'ai vécu dans l'orage et c'est toujours vous qui l'avez excité.“

Cette confession est un cri de l'âme de Rousseau qui, tombé à plus de cinquante ans amoureux de Mme d'Houdetot, exhalait dans ces brûlantes paroles le feu qui le dévorait. Et il en avait

[1]) *Influence de l'élément féminin sur les mœurs et la littérature française* (Paris, 1858).

déjà été ainsi depuis son enfance et les tristes années de sa puberté qu'il appelle lui-même „le labyrinthe obscur et fangeux de ses confessions.“ Amoureux précoce, ses sens s'éveillent à Bossey quand Mlle Lambercier lui administre une correction ou lorsqu'il polissonne avec des amies plus âgées que lui, Mlles Goton et Vulson. Une fois sur les grands chemins de sa vie d'aventures, ses expériences passionnelles se multiplient: il s'éprend tour à tour de Mme Basile, la jolie marchande de Turin, de Mlle de Breil dans la famille de laquelle il est en condition, de Mlles Galley et Graffenried, les héroïnes de la charmante idylle des cerises, de Mlle Merceret, la femme de chambre de Mme de Warens, de Mme de Larnage qu'il rencontre en diligence dans le Midi de la France et surtout de Mme de Warens dont l'influence fut capitale sur sa vie sentimentale.

Et quand il arrive à Paris la série s'allonge encore. Un père Jésuite lui donne le conseil de voir les femmes s'il veut réussir dans le monde. Rousseau voit beaucoup de femmes et il réussit dans le monde. Il s'éprend, on peut dire, de presque toutes les femmes dont il fréquente les salons: Mme Dupin de Francueil, Mme d'Epinay, Mme de Vercelles, Mme d'Houdetot, la princessse de Rohan, la comtesse de Forcalquier, Mme de Mirepoix, Mme de Brignolé, lady Hervey, d'autres encore.

Une chose qu'on n'a point mise assez en évidence dans la biographie de Rousseau, c'est que, lorsqu'il rompt brusquement avec le monde et qu'il choisit la pauvreté, l'indépendance et la solitude pour pouvoir dire ce qu'il croit la vérité, toutes les femmes lui restent fidèles. Les philosophes, ses confrères, le conspuent, en le traitant de renégat et de traître: elles le soutiennent et le réconfortent. On peut même dire que c'est de ce temps que datent ses meilleures amitiés féminines et les plus durables. La plus exquise fut sans doute celle de Mme de Verdelin, cette délicieuse créature, de sens juste, de cœur excellent, extrêmement aimante, avisée, fine, caressante et consolatrice. Mme de Verdelin, prend avec courage la défense de Rousseau aussi bien contre la clique encyclopédique, que contre les pseudo-chrétiens qui le persécutent. „Si vous n'y étiez pas intéressé, lui dit-elle, nous ririons de voir ces protecteurs de la religion et des mœurs s'élever contre le seul écrivain de son siècle qui ait écrit utilement

en leur faveur, qui ait bien voulu s'élever contre le matérialisme que le bien seul de la société devrait proscrire."

Et elles sont légion celles qui à ce moment pensent ainsi. C'est la princesse de Conti, la maréchale de Luxembourg, la pieuse et dévote marquise de Créqui, la comtesse de Boufflers, Mme de la Tour de Franqueville qui fidèle jusqu'à la dévotion lui écrivait: „Ah! s'il ne fallait que vous aimer pour vous guérir!" Et n'est-il point surprenant que toutes ces grandes dames que le cynisme voulu de ce plébéien aurait dû éloigner d'elles, l'entourent d'un large courant de sympathie! Quand la société le désavoue, elles lui donnent raison et, les premières, elles ont le courage de proclamer son génie. Plus libres que les hommes à l'égard des préjugés courants, elles ne sont point choquées par son individualisme outrancier et, sans en apercevoir les dangers, elles l'encouragent dans son attitude.

C'est que Jean-Jacques avait précisément les qualités qui attirent le plus les femmes. De quelques défauts ou tares qu'il se prévalût, tout mal élevé qu'il prétendît être, il avait dans les manières, à défaut de l'usage du monde, cette politesse instinctive du geste, cette flatterie du regard, cette câlinerie de la conversation où les femmes reconnaissent ceux qui les aiment; mais surtout il avait cette sensibilité profonde et par conséquent maladive, que peut-être elles apprécient par-dessus tout au monde, parce qu'il n'est pas de disposition qui leur livre plus complètement un homme, ni qui leur permette, aussi longtemps du moins qu'elles savent le retenir et qu'il s'attache, d'être plus souverainement les inspiratrices de ses résolutions, les maîtresses de ses actes, et l'âme même de toute sa conduite.

Et c'est sans doute la raison qui explique que Rousseau ait eu une influence si puissante sur les écrivains féminins qui sont venus après lui. L'histoire de cette filiation féminine serait bien curieuse à écrire. On y verrait comment les quatre femmes les plus géniales de la littérature moderne, Mme Roland, Mme de Staël, George Sand et George Eliot, ont été, pour ainsi dire, composée de la substance même de Rousseau. Avec franchise elles ont toutes quatre confessé qu'elles étaient les filles intellectuelles de sa pensée et les filles de ses sentiments.

Ecoutez, par exemple, Mme Roland raconter l'effet magique que produisit sur elle la lecture du philosophe. Elle avait à peine vingt ans et venait de recevoir d'un ami de son père, l'horloger genevois Moré, un exemplaire de ses œuvres. „Avoir tout Jean-Jacques en sa possession, s'écrie-t-elle, pouvoir le consulter sans cesse, se consoler, s'éclairer et s'élever avec lui à toutes les heures de la vie, c'est un délice, une félicité qu'on ne peut bien goûter qu'en l'adorant comme je fais. Dans le moment de l'enthousiasme, mes mains, prenant tous les volumes les uns après les autres, gardèrent je ne sais comment, un tome de l'*Héloïse*: avec ce précieux dépôt, je m'enfuis au coin de la cheminée, et je m'y tapis en silence, dans le plus grand recueillement."

Ayant de bonne heure perdu la foi de ses pères, elle trouve dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, la religion qui parle à son cœur, et d'enthousiasme, elle en adopte le credo. „J'aime et je veux croire, dit-elle; ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâlissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. Comme on aime Rousseau! comme on le trouve sage et vrai, quand on le met en tiers seulement avec la nature et soi!"

Mariée, elle associe son mari à son culte. „Mon ami, lui écrit-elle, je lirai cet auteur toute ma vie, et si jamais nous en étions à cet état que nous nous sommes plu à supposer, où toi, vieillard et aveugle, tu ferais des lacets tandis que je travaillerais à l'aiguille, il me suffirait de regarder les ouvrages de Jean-Jacques, leur lecture nous ferait encore verser des larmes délicieuses, et ranimerait les sentiments qui nous rendraient heureux en dépit du sort."

On sait qu'avant de monter à l'échafaud, Mme Roland écrivit ses *Mémoires* dans la prison de la Conciergerie. Ici encore c'est Rousseau qui la hante. Comme lui, elle a la manie de se confesser des folies et des fautes qui pèsent à sa conscience; comme lui, elle évoque la Providence et prend à témoin de son innocence la postérité. Peu importe de mourir, dit-elle, si l'on meurt pour la justice et pour la vérité! Et comme dans les *Confessions*, au milieu de ces prosopopées déclamatoires, elle

parsème ces délicieux portraits, ces ravissantes descriptions de la nature et ces jolis tableaux d'intérieur qui forment, après les *Confessions*, parmi les pages les plus vives, les plus alertes, les plus colorées de la prose française du XVIIIe siècle.

* * *

Sur Mme de Staël, si différente pourtant de Rousseau, l'influence de l'auteur du *Contrat social* est non moins forte. En réfutant les idées politiques de l'écrivain, la fille de Necker adopte sa forme passionnée de discussion, son style dense, imagé et véhément. Est-elle du reste si hostile que cela à ses idées? Dans son livre de début, *Lettres sur les ouvrages de J.-J. Rousseau*, qui paraît sans nom d'auteur à la veille de la convocation des Etats Généraux, elle reconnaît que, si les idées de Montesquieu sont utiles aux sociétés formées, celles de Rousseau ouvrent des perspectives infinies aux sociétés de demain. Dès 1788 elle annonce l'avènement de la démocratie „Le projet de Rousseau est sans doute une chimère, dit-elle; mais les alchimistes, en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des vérités utiles."

Des vérités de cette sorte, elle confesse qu'elle en trouve à foison dans les écrits de Rousseau, notamment dans *Emile* et la *Nouvelle Héloïse*. „Quel ouvrage que ce roman, dit-elle, et quelles idées sur tous les sujets sont éparses dans ce livre!" Quand elle-même écrit ses romans *Delphine* et *Corinne*, elle s'inspire du citoyen de Genève et déclare avec lui qu'un roman digne de ce nom doit surtout viser à ancrer des idées morales dans les esprits. "D'un bon roman, dit-elle, on peut extraire une morale plus pure, plus relevée que d'un ouvrage didactique sur la vertu." Oui sans doute, mais à la condition que la vertu ne soit point prêchée. Mme de Staël n'était point assez artiste pour échapper à ce travers, mais d'autres après elle, surtout George Sand et George Eliot, devaient montrer comment on y réussit.

* * *

George Sand, dans une page célèbre, a reconnu que Rousseau fut le libérateur de sa pensée et l'inspirateur de son art. A dix-sept ans, au sortir du couvent, après une violente crise de mysticisme, elle était tombée dans le doute et, pour trouver la

vérité, lisait à la file penseurs et poètes, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Aristote, Leibnitz, Montaigne, Virgile, Dante et Shakespeare. Mais aucun de ces hommes ne parvenait à combler le vide de son âme. „Comme devant, dit-elle, je restais mélancolique, sauvage, désemparée.“ Sur le conseil de son confesseur elle lut le *Génie du Christianisme* et l'*Imitation*, mais la foi ne lui revint pas davantage. „J'en étais là, dit-elle, quand je rencontrai Rousseau. Sa langue éloquente et la force de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleil. Je le comparais à Mozart; je comprenais tout! Quelle jouissance pour un écolier malhabile et tenace d'arriver enfin à ouvrir les yeux tout à fait et à ne plus trouver de nuages devant lui! Je devins, en politique, le disciple ardent de ce maître, et je le fus bien longtemps sans restrictions. Quant à la religion, il me parut le plus chrétien de tous les écrivains de son temps, et, faisant la part du siècle de croisade philosophique où il avait vécu, je lui pardonnai d'autant plus facilement d'avoir abjuré le catholicisme, „qu'on lui en avait octroyé les sacrements et le titre d'une manière irréligieuse bien faite pour l'en dégoûter. Protestant né, redevenu protestant par le fait de circonstances justifiables, peut-être inévitables, sa nationalité dans l'hérésie ne me gênait pas plus que n'avait fait celle de Leibnitz. Il y a plus, j'aimais fort les protestants et, dans le silence de mon cœur, je voyais en eux des gens sincères, qui ne différaient de moi que par des formes sans importance absolue devant Dieu. Jean-Jacques fut le point d'arrêt de mes travaux d'esprit.“

Il y avait évidemmeut harmonie préétablie entre l'esprit de Rousseau et celui de George Sand. La conformité des sentitiments, des goûts et des idées était parfaite. Quoi d'étonnant si dans le développement du talent, les sources d'inspiration sont les mêmes. Chez George Sand, comme chez Rousseau, c'est d'abord la passion puis l'amour de l'humanité, enfin l'amour de la nature. Après une vie ardente et orageuse elle trouve le calme et la paix dans les grands horizons de verdure et la solitude des champs. Ne croirait-on pas lire une page des *Rêveries du promeneur solitaire* dans cet hymne au sentiment de la nature „le seul qui ne trompe jamais?“ „Les créations de l'art, dit-elle, parlent à l'esprit seul et le spectacle de la nature parle à toutes

nos facultés. Il nous pénètre par tous les pores comme par toutes les idées. Au sentiment tout intellectuel de l'admiration, l'aspect des campagnes ajoute le plaisir sensuel. La fraîcheur des eaux, les parfums des plantes, les harmonies du vent circulent dans le sang et les nerfs, en même temps que l'éclat des couleurs et la beauté des formes s'insinuent dans l'imagination."

* * *

Nous retrouvons une confession semblable sous la plume d'un autre grand écrivain féminin de XIXe siècle, George Eliot dont le développement moral et intellectuel offre tant d'analogies avec celui de George Sand. Comme l'auteur de *Lélia*, George Eliot avait un cœur jaloux et orageux qui aimait violemment et voulait être uniquement aimé. Incomprise et isolée dans sa famille, un milieu rigide où l'effusion était bannie — c'est le milieu des Dodson et des Tulliver qu'elle a peint de façon si magistrale dans son *Moulin sur la Floss* — elle se sentait profondément malheureuse. Elle avait des goûts intellectuels très vifs qu'elle satisfaisait par la lecture. Comme George Sand, elle lut pêle-mêle les philosophes, les historiens, les poètes — Shakespeare, Cooper, Wordsworth, Milton — et s'occupait en outre de géométrie, d'entomologie, de chimie, de métaphysique „le tout, disait-elle, comprimé et comme étouffé par les menus incidents de la vie et les soucis domestiques". Défiante d'elle même, elle se développait lentement, n'ayant point conscience de son génie. La théologie tenait une grande place dans ses préoccupations. Après une enfance mystique, le doute avait envahi son âme. A Coventry où son père s'était établi, elle avait fait la connaissance d'esprits larges, les Hennell et les Bray, qui l'avaient libérée de toute foi positive. C'est dans cet esprit qu'elle s'était mise à traduire la *Vie de Jésus* de Strauss et le *Tractatus theologico-politicus* de Spinoza. Mais le calme n'était point revenu en son cœur et elle était très désemparée quand la lecture de Rousseau vint donner un sens à sa vie. Ecoutons-la elle-même raconter cet épisode décisif: „Rousseau, dit-elle[1]), a lancé à travers mon être intellectuel et moral la vibration électrique qui m'a éveillée à des percep-

[1]) Lettre du 9 février 1849.

tions ignorées et qui a fait de l'homme et de la nature, pour moi, un nouveau monde de pensée et de sentiment. Non pas qu'il m'ait inculqué aucune croyance nouvelle, mais simplement parce que le souffle puissant de son inspiration a avivé mes facultés au point que j'ai pu donner une forme plus précise à des idées qui, jusque-là, avaient tenté mon âme à l'état de vagues pressentiments. Le feu de son génie a si bien fondu au creuset mes vieilles idées et mes vieux préjugés que je suis devenue capable d'en faire sortir des combinaisons nouvelles."

Quand on rapproche cette confession de celle que fit plus tard un autre grand esprit du XIXe siècle, Tolstoi: „J'ai lu Rousseau tout entier, j'ai lu ses vingt volumes, y compris le dictionnaire de musique. Je l'admirais avec plus que de l'enthousiasme; j'avais un culte pour lui. A quinze ans je portais à mon cou, au lieu de la croix habituelle, un médaillon avec son portrait. Il y a des pages de lui qui me sont si familières qu'il me semble les avoir écrites." Quand on songe aussi à l'influence prodigieuse que Rousseau a exercée sur quelques-uns des plus grands génies de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle, Gœthe, Schiller, Kant, Fichte, Schleiermacher, Byron et Shelley, on ne peut faire moins que de voir en lui un de ces réservoirs géants, si peu nombreux dans l'histoire intellectuelle de l'humanité, où des générations entières vont puiser. Et si parmi ces écrivains les femmes tiennent une place si considérable, c'est que sans doute, mieux que les hommes, elles ont été aptes à comprendre la nature de sensitive, toute de nerfs, de faiblesse, de douleurs, de passion et de rêve, qu'était celle de Jean-Jacques.

ZURICH ANTOINE GUILLAND

□□□

Rejetez le noir et ce mélange de blanc et de noir qu'on nomme le gris. Rien n'est noir, rien n'est gris. Ce qui semble gris est un composé de nuances claires qu'un œil exercé devine. Qui peint n'a point pour tâche, comme le maçon, de bâtir, le compas et l'équerre à la main, une maison sur le plan fourni par l'architecte. Il est bon pour les jeunes gens d'avoir un modèle, mais qu'ils tirent le rideau sur lui pendant qu'ils peignent. Mieux est de peindre de mémoire, ainsi votre œuvre sera vôtre; votre sensation, votre intelligence et votre âme survivront alors à l'œil de l'amateur.

PAUL GAUGUIN

□□□